

Commander le livre dans la collection : “*Exemplaire unique*” :

zacot@wanadoo.fr

Sous la lune

Dans ces îles, la passion gouverne tout. Pareille à un grand félin, elle sème la panique à travers la nuit dont elle a pris la couleur.

Une fois le soleil tombé comme un vulgaire caillou dans la mer et que l'ombre a violemment chassé le jour, et que l'on regarde au-dessus du marigot sur le flanc duquel on est perché, alors que nonchalamment assis dans le grand fauteuil en osier aussi vaste qu'une méridienne on boit son *rhum and lime*, on peut apercevoir, tremblante dans la nuit, une faible lumière sur le tertre qui s'élève de l'autre côté de la mer étale et noire. Elle vacille comme la lampe d'une de ces cabanes de pêcheurs qui poussent sur l'île après chaque cyclone. Pourtant, de jour, nulle maison ou tente, ou campement, n'est visible sur la surface pelée de la colline qui plonge ses pentes lentes dans l'eau du lagon. On pourrait parcourir la campagne jusqu'à l'épuisement, qu'on ne buterait sur aucune mesure, niche ou trou d'homme qui recelât la moindre âme humaine. Mais la nuit venue, la faible lumière revient briller comme la veille, à ce même endroit. Comme elle le fera demain et les jours à venir. Pour ce qui est ici plus que l'éternité, car de l'ordre des choses...

Est-ce par hasard que ce falot luit en face de la demeure du Docteur ? La lampe de sa table de chevet répond à cet éclat jusqu'aux heures fades de l'aube, tandis que la mer soupire en dormant, le lent mouvement de ses vagues s'élevant et s'abaissant comme la poitrine de quelque Titan rêvant de requins, de céphalopodes géants et de poissons pierre imbibés de venin.

Chaque mois, la lune ici règne en majesté. Naissant au-dessus de cet autre abîme où passent les nuées poussées par les alizés, elle poursuit son cycle ovarien inexorable. Comme une femme fécondée, elle traîne son ventre grossissant chaque nuit jusqu'à racler les monts et les collines. Elle dessèche la terre dont les âmes surprises par son éclat alimentent son auréole. Repue de ce festin, la pâle déesse ne laisse des cervelles de ses victimes, tout juste de quoi alimenter leur folie.

Ainsi, le Docteur se garde-t-il bien de sortir de sa maison quand le disque maudit éclaire les mornes. Nu, dans la chaleur tropicale, il parcourt sa résidence de chambre en chambre, évitant les rayons de lune à travers les persiennes. Il porte un chapeau de pluie en ciré jaune pour se protéger de la déesse et part à la chasse, guidé par le tremblement de la lumière du sorcier de l'autre côté de l'anse marine. Il erre armé d'un grand couteau jusqu'aux lits où ses hôtes reposent sans défense. Femmes et hommes, seuls ou enlacés, offrent en toute confiance leurs membres nus au regard obscène de l'homme médecine.

Continuant sa visite, le savant caresse son sexe, dont l'ombre se projette immense sur les murs tandis que dans sa main libre une lame brille cruellement et se reflète parfois dans la pupille de ses yeux.

Les nuits suivantes, alors que l'astre décline dans le ciel, l'île progressivement se libère de sa hantise. La vie fait place de nouveau à l'insouciance et il arrive aux femmes d'oublier de rejoindre leurs amants dans les plis de l'ombre que forment en se balançant les palmes suaves de la forêt.

La populace est régie par la loi de l'Azur. Vivre sur l'île, c'est se soumettre aux caprices des alizés et des tornades qui frappent au hasard ce que l'homme reconstruit incessamment. Dans ces contrées, toujours les cœurs battent un sang violent que les éléments font jaillir selon leur bon plaisir.

Hormis le ferry qui décharge son lot de touristes une fois par semaine avec la petite troupe de forains qui animent le pauvre marché du port, l'île n'est liée au reste du monde que par un petit terrain d'aviation. Très courte, sa piste n'est accessible qu'aux appareils suffisamment petits pour se laisser tomber une fois franchie la falaise qui la protège des vents de l'océan. Arrivés au sommet, les avions doivent couper leur moteur et piquer vers le fin ruban d'asphalte qui fend une herbe jaune et râpée d'un champ à peu près plan. S'ils manquent le début de la piste, la vitesse les entraîne vers leur naufrage dans la mer sous le vent à l'autre bout de l'aérodrome. Ce qui n'est pas rare.

Malgré le brevet spécial nécessaire pour se poser sur l'île, on déplore une dizaine de morts chaque année. L'approche de cette poussière de continent flottant sur le vaste océan, se fait en virant sur l'aile à l'approche de la falaise. Une fois à son pied, frôlant les embruns naissants des rochers qui défendent la côte, on se laisse porter par le courant ascendant qui remonte la paroi. Arrivé à la hauteur du réverbère qui éclaire la route nationale courant sur la crête de la muraille, on coupe les moteurs et l'on plonge sur le runway, de l'autre côté, le train d'atterrissage déjà sorti. À quelques mètres du sol, on redresse violemment et on laisse choir l'appareil sur la piste en relançant le moteur à fond pour ne pas "casser du bois".

Il arrive que malgré le péril que cela représente, certains avions se posent la nuit. C'est interdit, bien sûr. Mais il y a des soirs où la police et les douanes s'installent en ville sans motifs apparents. Depuis le temps des pirates, il en a toujours été ainsi. Et les traditions ont la vie dure sous ces latitudes. Cette tradition-là, est aujourd'hui régie par un collectif, comme on le nomme pudiquement. Il décide du calendrier des arrivages nocturnes qui correspondent aux fluctuations d'un certain marché de contrebande.

Les avions doivent utiliser leurs phares, car la piste n'est pas balisée. Elle monte souvent trop vite à la rencontre de l'appareil qui tente l'aventure. Et c'est l'accident.

Pour le pilote, ces risques ne sont rien par rapport à l'ivresse du voyage. Sans parler du butin. On ne dit pas assez la beauté de ces instants entre deux actions de bravoure. Et les Caraïbes sont sans doute un des plus beaux paysages donnés à l'homme pour y risquer sa vie.

Comme les moissons recouvrent de leur infini les futurs champs de bataille de la vieille Europe, donnant au soudard l'impression d'éternelles vacances dans les blés semés de coquelicots, une espèce de félicité saisit l'aventurier qui se risque au-dessus de la surface lisse de la mer, reflet changeant du royaume de la pleine lune.

Dans son avion, Dominique pense aux vitrines de la Cinquième Avenue derrière lesquelles des pierres précieuses voguent sur leurs vagues de satins. Elles ont été taillées pour quelques rares beautés qui les porteront un jour à même la peau. Il sent la douceur d'une nuque sous ses lèvres tandis que la terre, pareille à une femme endormie, se love sous ses ailes. Il se rappelle du parfum, de ce soudain abandonnement de toute résistance du corps tandis qu'il referme le bijou autour d'un cou choisi pour la nuit.

Des nuages de pluie marquent ici et là de leurs coins le vaste paysage, par des taches plus sombres. Ils s'illuminent parfois d'un éclair, comme des lucioles les soirs d'été quand bruissent, dans les hautes herbes et les buissons d'épines, les animaux sauvages alanguis par le souvenir de leur chasse.

Alors qu'il amorce la lente descente, Dominique voit grandir la masse sombre de l'île. Il la contourne par le Nord, comme pour la prendre par surprise. Il rase les flots, maintenant et fonce vers la muraille. Lorsqu'il est presque dessus, il sent l'avion soulevé par les vagues et, tout en tirant sur le manche à balais, il est projeté au-dessus du réverbère. Il coupe les gaz et fait piquer l'avion, en gardant l'œil sur l'horizon que forme la faible lueur du ressac de l'autre mer sous le vent qui attend ses imprudences en bout de piste..

Ils ont quitté la maison du Docteur pour échapper à ses visites nocturnes et la grande ombre du sexe qui se dresse sur les murs, à son passage – l'éclat aigu de la lame brillant dans la nuit... Ils sont aussi poussés par un désir précis qu'ils partagent depuis quelque temps. C'est pourquoi ils se tiennent à l'endroit où de larges bandes blanches peintes sur la piste indiquent là où les avions doivent se poser. Ce sera pour cette nuit, si l'on en croit la rumeur qui traîne sur les quais du port où rouillent les containers. Ce sera cette nuit quand arrivera du ciel la prochaine cargaison. Les lignes croisent à angle droit une autre ligne blanche qui court tout le long de la piste, jusqu'à la rangée d'arbres qui ondulent mollement en bordure de la plage sous le vent, dans l'espèce de liqueur tiédasse que fabrique la nuit sans relâche.

Ils se tiennent par la main et se regardent. Un temps, et elle fait sauter la bretelle de son soutien gorge. Il l'aide à dénouer son paréo. Les larges hanches nues et les cuisses refermées sur le noir triangle de son sexe se devinent dans l'ombre. Elle s'agenouille et fait glisser la fermeture éclair du jean de l'homme et l'attire vers elle alors qu'elle s'allonge sur le tarmac. Un vi sombre s'échappe du vêtement et se balance comme les grands arbres au-dessus de la mer et que la lune inonde de sa semence. Il est à genoux. Il a retiré sa chemise.

Leurs ombres se rapprochent. Ils s'enlacent. Elle entraîne son compagnon sur elle. Elle écarte les bras sur les bandes blanches forment une croix et ouvre les jambes. Son compagnon la pénètre lentement jusqu'à ce qu'il se sente tout entier en elle. Leurs deux têtes enlacées sont équidistantes des points d'impact où les roues des avions touchent le sol.

Les deux corps ondulent lentement sur la piste. Ils règlent leur rythme au ressac de la mer qui roule son sable blanc sur la plage, tout là-bas.

Ils guettent la nuit.

Le léger bourdonnement se fait bientôt entendre. C'est le bruit du moteur de l'avion qui se rapproche. Le mouvement des corps se fait plus large alors que le son se fait plus distinct. Son amplitude s'accorde à celle de l'onde sonore qui augmente. Le rythme aussi s'accélère étant donné l'imminence de l'atterrissage. Le revêtement de la piste arrache la peau de leur dos et de leurs genoux. La douleur force un plaisir presque insupportable. Leur haleine, la sueur, leurs corps meurtris, la nature qui se tait, tout attend le moment où le moteur s'arrêtera ; ce bref instant où la machine bondira silencieuse dans le ciel comme un oiseau de proie et piquera dans la direction du couple amoureux juste avant que Dominique ne relance les gaz.

C'est le moment : L'engin se tait. Le couple s'immobilise. Le sifflement du bolide en chute libre arrête leurs corps dans leur course. Ils ne sont plus qu'un arc bandé sur la piste. Un seul et même trait, un cri d'extase qui couvre le hurlement du moteur qui redémarre à quelques mètres de leur tête.

Le son mat du train d'atterrissage vibre jusque dans leurs chairs tandis qu'un flot impétueux les soulève à nouveau comme un mascaret.

L'étreinte épuisée, il ne reste plus, à cet endroit, que l'immense disque de la lune écrasant les deux corps inertes.

Mais, ce n'est pas pour autant qu'ils sont quittes de leur jouissance. Car, l'avion s'est écrasé en fin de piste dans un bouquet de flammes écarlates, pareilles en cela aux fleurs d'un immense flamboyant : Dominique, en voyant les deux corps allongés sur la piste, a tenté de tirer sur le manche pour éviter l'obstacle surgissant dans le pauvre éclat de ses phares. L'avion a continué sa chute malgré la reprise de l'hélice brassant désespérément l'air. Il a rebondi au point précis où devaient se poser ses deux roues, mais le moteur noyé par la relance trop intempestive du pilote, l'avion n'a pu prendre assez de vitesse pour s'élever au-dessus de palétuviers bordant la plage.

Une aile s'est arrachée au tronc d'un des arbres, en saignant comme une bête blessée. Une étincelle a embrasé presque aussitôt la vapeur du kérosène qui a mis le feu au paysage ;

bouquet sublime au centre d'une toile naïve où le tigre croque voluptueusement sa licorne. Atteint par cette chaleur, le couple en bout de piste s'est ranimé comme sous l'effet de la saillie brûlante.

Intrigués, les deux amants se lèvent et s'approchent. Ils regardent l'incendie comme deux enfants à la foire, les cracheurs de feu. Leurs corps nus commencent à cuire à la chaleur des flammes.

Dominique grille dans son cockpit.

Ils se tiennent par la main et regardent ce mannequin, se boursoufler, se défaire en cloques noires et grasses, en chuintant doucement, jusqu'à ce qu'enfin arrivent les premiers secours alors que presque tout est consumé.

Ils frissonnent malgré la chaleur tropicale épaisse des vapeurs d'essence et de l'odeur de la chair brûlée que rend la carlingue du petit zinc tordue par le feu.

Les gendarmes recouvrent la fille d'une couverture, plus pour se défendre de leur convoitise que pour la protéger de la faible brise venant de la mer.

Elle accepte une cigarette. Le venin du tabac pénètre profondément sa poitrine. Le lait de la fumée est aussi brûlant que le fluide de son amant qui perle doucement entre ses cuisses, nacrée comme le suc du pavot incisé. Le tabac déchire avec délices les alvéoles de ses poumons, comme tout à l'heure le sexe de son amant avait pénétré la chair de son ventre.

Elle se retourne vers lui et l'embrasse et sent renaître sous sa main devant l'œil ébahi d'un des sauveteurs accourus avec les premiers secours, l'objet de son délicieux supplice...

François Engel

*...I know the voices dying with a dying fall
Beneath the music from the farther room...
T.S. Eliot (The Love song...)*

Il était une fois...

Le soir s'étendait sur le verger. Au fond du pré une rangée de peupliers cachait le noir monticule de la colline qui se profilait sur un ciel strié d'écarlates et de violets cardinaux, profonds comme des bijoux. Malgré la solennité du moment, d'heure était au rhume des foins : La chaleur du jour, portait à mi-homme les parfums du crépuscule où s'unissaient allègrement fumure du jardin et allèles de blé. Le poison de la mixture déformait le visage d'Agathe qui reniflait comme la petite fille qu'elle n'avait jamais cessée d'être. Et pourtant, une espèce d'allégresse animait ce paysage où des vaches allongées méditaient sur la longueur des jours.

L'ombre progressait jusqu'à mordre le mur de la véranda. Elle commençait à noyer sous une espèce de griffonnage la forme courbée de Madame Dupuis, qui binait encore quelques pieds de *panets* entre les plants de carottes, malgré l'heure bientôt passée du souper. Les ronces défendaient, tel un rouleau discontinu de barbelés, le *potager* des appétits illicites.

Une conversation arrivait par bribes de la véranda par la fenêtre de la chambre d'à-côté, légèrement en contrebas. Les voix recouvraient la rumeur de la nationale qui courait dans le fond du tableau ainsi que les cris des martinets qui, en un ballet incessant, entre les nids en torchis collés aux chéneaux des toits aux fortes charpentes à l'ancienne et les champs au repos, nourrissaient leurs petits dans un tourbillon de loopings affolant. Quelques oiseaux, emportés par la bataille, pénétraient même dans la maison par quelque fenêtre avec la fraîcheur du soir. Dans la chambre, on allait et l'on venait pour se préparer pour la nuit. Les gestes automatiques du quotidien remplissaient l'espace entre le couvre-lit et les armoires ouvertes sur leur désordre. Des vêtements en piles attendaient sur le sol qu'on les remette à leur place sur les étagères

encombrées de brins de lavande. Des jouets traînaient par terre où achevait de s'effeuiller le best-seller de l'été, échoué au pied du lit dans une confusion de pages froissées...

À travers la porte, on voyait dans la cuisine mijoter le repas du soir sous la lumière jaune de la hotte vers laquelle montait un fumet en volutes légères.

Tournant le dos à cette domesticité, Jérôme regardait le jour s'enfuir à travers les vantaux des volets avant de les refermer contre les moustiques et les fantômes de la nuit.

Sur la véranda, Berthe répondait aux reniflements d'Agathe. La pauvre ne parlait plus que par symptômes. Et bien que ses gémissements portassent à très courte distance, ils arrivaient à l'oreille tendue de Jérôme.

"Ma Chérie..." disait une autre voix dans l'ombre.

Et puis, la nuit fut là. Et le jour se tut.

C'était une de ces nuits comme on les rêve dans un conte. Elle vibrait d'un beau bleu sombre estampillée d'or. L'âme s'y réfugiait douillettement. Elle veillait sur le paysage calme qui se reposait des jeux du jour à l'ombre du clocher qui, comme un heaume, était posé sur l'armure des toits du village. Les heures se comptaient en quatre parties. Mais chaque intervalle augmentait la mesure si longuement, que l'on croyait la nuit en route pour l'éternité.

Les paroles qu'une brise fantasque soutenait occasionnellement renforçaient avec la sensation de paix du moment. Parfois un rire faisait un accroc à l'étoffe confortable de l'obscurité. Mais il était bien vite lissé par les longs doigts de l'heure.

"Ma Chérie !..."

Les deux mots marquaient l'antienne comme un refrain. Ils figeaient les corps assis confortablement dans des fauteuils en osier, que Jérôme devinait au bruissement de leurs jambes molles.

La nuit n'en devenait que plus noire tandis, qu'au fond des choses, cliquetait comme un travail d'aiguilles qui agitait des mains de femmes.

La pelote de laine fit sauter le chat du muret de la bay-window. Une étoile glissa d'une épaule. Une main la rattrapa, troublant l'obscurité par le mol éclat de sa peau blême. Et toujours Agathe reniflait.

"Oui, disait-elle, cette pauvre Hélène."

"Oui..."

"Elle nous manque, n'est-ce pas ?"

"Oui..."

L'allergie était à son comble. Agathe se mouchait. Elle essuyait ses yeux.

"Elle n'était pas facile pourtant !"

"Ça !..."

"Mais si bonne !"

"Oui !..."

"Mais..."

"Oui ?..."

"Elle était autoritaire !"

"Ah, ça !..."

"Car..."

"Oui ?..."

"Elle nous manque bien, quand même."

"C'est bien triste..."

"Mais oui, voyons !"

"Je ne disais pas autre chose..."

La brise laissait tomber les phrases dans le vide qui marquait la distance entre Jérôme et la véranda.

("Paix sur la terre...")

(“... aux *hommes* de bonne volonté.”)

Le repas fut vite expédié. L'enfant, épuisé par les bains et le soleil, s'endormit sous l'édredon à la première page du conte. Jérôme descendit dans le jardin. Les fenêtres jaunes trouaient la nuit derrière lui. Il parcourut de ses yeux *le champ des étoiles*. Car, oui ! seul ainsi, évoluant dans les ténèbres, il y sentait *l'ombre [...] auguste et solennelle* de la Légende des siècles.

Sa présence était familière aux femmes de la véranda. Elles ne s'inquiétaient pas de lui. Quant à lui, il était trop loin pour les saluer.

Debout dans le pré, à côté du pommier au milieu des vaches allongées, monstrueuses bouses parfumées, Salwa ne dormait que d'un œil. Elle s'approcha de son pas allongé. Il lui tendit sa main pour se faire reconnaître d'elle.

À quoi rêvent les chevaux ?...

Salwa : Paix en arabe ! Le paysan d'ici n'est pas un snob. Tout nom lui est bon pourvu qu'il serve à quelque chose. Sans doute celui de l'animal évoquait une de ces *saisonnières* venues d'Afrique du Nord pour les vendanges et à qui Aurélien, le Don Juan de la famille Bolens – les métayers de la propriété – avait rendu hommage. De cette belle étrangère, il ne restait que le nom de la jument qu'Aurélien montait tous les jours...

Jérôme sourit.

La paix. Oui, elle régnait dans cette partie du monde. Était-ce les arbres centenaires ? Était-ce quelque démiurge indigène du lieu ? Jérôme imaginait l'arceau lumineux du soleil parcourant la mappemonde, éclairant tour à tour une terre bleu océan, douce ou aride, marron ou beige. Les bruits et la fureur du monde, bien au-delà l'endroit où se il trouvait maintenant tout comme jadis il se réfugiait déjà ici des cruautés de la ville et de l'école.

Ici n'existait que l'été. Et même les gros chagrins, les piqûres de guêpe, ou les nuits de fièvre, avaient le goût délicieux de ces *larmes de crocodile* dont on le moquait. Le parfum de l'eau de fleur d'oranger tenant en respect les cauchemars tapis autour de son lit...

Peu aventureux, Jérôme recula devant la campagne sous la lune où reposaient tant de souvenirs. Il revint à la maison, inspectant le *potager*. Quelques arbres fruitiers étaient sur le point de donner. Au pied du mur, les poires en espalier essayaient de survivre derrière les grands tournesols qu'on avait plantés en platebande avec les iris et les cosmos.

Drôle d'idée !

Il se rapprochait de la maison où Agathe se mouchait toujours sur la véranda. Les autres femmes répondaient à son calvaire par mono syllabes.

“Ma Chérie...”

“C'est étrange. C'est le premier été sans elle...”

“N'est-ce pas !”

Le hurlement d'un camion attaquant la côte de la grand' rue, de l'autre côté de la propriété, couvrit un moment la conversation.

“... Un peu fort,” reprit une voix quand l'engin fut passé au-delà du tournant sortant du village.

“Je trouve aussi.”

“Je la regrette. Mais c'est beaucoup plus calme, sans elle.”

“Il faut bien l'admettre.”

“Elle était trop accueillante...”

“Oui. C'était fatigant.”

“Toujours ces invitations.”

“Te souviens-tu de cet après-midi quand tante...”

“Ah ! si je m'en souviens !”

“Quelle horreur !...”

“Oh ! Quand même... Voyons !”

“Mais enfin, tous ces gens !...”

L'année dernière encore, la maison résonnait des bruits de mille enfants. Les pièces étaient des continents. Afriques, Asies, Atlantides... Et leurs héros avaient des casques coloniaux. Un ancêtre ressurgissait parfois du passé à la lecture d'une lettre retrouvée derrière un meuble, camouflée par la poussière des ans. On se chamaillait dans certaines pièces tandis que des amours clandestines se nouaient dans l'ombre du galeta.

« Vacances » le mot dominait. Doux désordre de jeux et de joie. Soirées qui n'en finissaient pas. Excursions improvisées au réveil. Étrangers, amis, frères, sœurs et cousins. Inconnus, amants... L'été passait, fécond.

L'année dernière, encore !

“C'était une sainte...”

“Toujours à faire des invitations !”

“Tu l'a déjà dit.”

“Oui, mais, c'était agaçant, à la fin.”

Un coup de vent descendit de la montagne. Il balaya les champs immaculés sous la lune qui, surprise, se cacha dans le premier nuage venu. Les couronnes des grands arbres bruient dans leur sommeil...

“... fera ...eau ...e... main...”

Le vent du nord amenait toujours le beau temps. C'était de bon augure. Même s'il gelait l'eau de la baignade et repoussait les bateaux de l'autre côté du lac.

Puis le souffle tomba aussi soudainement qu'il s'était levé.

“Déjà ?...”

“J'ai cru que c'était elle !”

“Oh, non !...”

Berthe riait.

“Quoi donc ?”

“Mais, le vent !”

“Mais, Ma Chérie !”

“Et si elle revenait pour nous tirer par les pieds, dans notre lit ?”

“Enfin voyons !...”

“J'y pense, parfois.”

“Mais qu'est-ce que tu dis là !...”

“N'empêche. Ce serait drôle.”

“Oh ! Non !... Quelle horreur !”

“Tu as de ces idées !”

“J'ai vu Francine aujourd'hui. Elle n'arrêtait pas de me parler d'elle. C'était agaçant.”

“Que veux-tu !...”

Les voix se turent. Cette fois, la campagne dormait pour de bon. La lune, à son apogée, régnait à nouveau sur le paysage de cristal, sur son dais de velours noir.

Un rossignol chanta.

“Tiens ! Il ne dort pas encore, celui-là ?”

“On est tout de même plus tranquilles.”

“Ah, çà !”

Le long sifflet d'un train hurla dans la nuit.

“11 heures, déjà ! Je croyais qu'ils avaient supprimé la ligne ?”

“Demain, ma chérie. C'est la dernière fois qu'il passe, ce soir.”

“Pour toujours ?”

“Pour toujours !”

“Ça fera drôle. Ne trouves-tu pas ?”

“On sera quand même plus tranquille.”

“Tu dis toujours çà.”

“C’est vrai...”

Le tintamarre résonna longtemps après que le train eut dépassé le passage à niveau où il avait sifflé une deuxième fois. Puis la nuit s’installa définitivement.

Le grand chêne frissonnait dans son sommeil. Les fenêtres jaunes s’éteignaient l’une après l’autre.

François Engel